

d'une vallée partant de la porte de Jaffa. Elle n'est démontrée sur aucun plan (pas même sur celui du docteur Robinson), sur aucun des reliefs qui ont été faits de Jérusalem. Elle n'est pas visible sur les lieux, et l'écoulement des eaux pluviales ne prend pas cette direction : au contraire, il y a à la porte de Damas une vallée évidente pour tous et à quelque endroit qu'on se place. L'hypothèse d'une vallée commençant à la porte de Jaffa lui paraît en grande partie suggérée par le désir d'identifier la tour Hippicus avec la tour de David, identification qui soulève les objections les plus sérieuses (V. p. 797). Pour lui, cette tour doit être reportée bien plus au N.; le quartier chrétien fait partie du mont Sion, et même un passage de Guillaume de Tyr place positivement l'église du Saint-Sépulcre sur le mont Sion, mais sur la pente orientale de celui-ci. La conséquence qu'il en tire est de reporter Acra à l'E. de la porte de Damas, en y joignant hors de la ville la colline de Zahara (au-dessus de la grotte de Jérémie), qui n'en a été séparée que par une tranchée artificielle, et en la faisant revenir au N. du quartier chrétien. Ainsi s'expliquerait l'épithète *ἀκρωτήριος*, Acra touchant par une de ses extrémités au mont Sion, et par l'autre au Moriah. Quant à Bézétha, pour ne pas la repousser au N., comme Schultz, et la séparer d'Antonia, dont elle ne pouvait être éloignée, il distingue une dépression très-sensible entre la hauteur qui porte le téké des derviches tourneurs et celle qui porte l'église Sainte-Anne. C'est cette colline, tout à fait à l'angle N.-E., qui serait Bézétha. C'est là le point faible de ce système : cette colline est trop étroite; elle est à peine apparente à côté de la hauteur des Derviches tourneurs. Est-ce d'elle que Josèphe aurait pu dire qu'elle était la plus haute de toutes, et que seule elle couvrait (ombrageait) le temple du côté du N., lorsque

tout à côté il y en aurait eu une plus haute encore; et cette dernière (celle des derviches tourneurs), qui domine tout le Haram, peut-elle être cette Acra dont les Asmonéens avaient fait raser le sommet pour que le temple dominât toute la ville? On s'est évidemment préoccupé, peut-être sans s'en rendre compte, de la signification grecque du mot *acra*, qui signifie ordinairement éminence, acropole. Josèphe, en l'appliquant à la basse-ville (v. p. 770), prouve que ce nom n'avait pas cette acception. Il provenait de la forteresse bâtie en ce lieu par Antiochus Épiphane (*Antiq.*, XII, 5, η) et que les Asmonéens avaient rasée. Peut-être aussi n'était-ce que la transcription grecque d'un nom hébreu?

Enfin on pourrait encore chercher autre part le commencement du Tyropœon, car il existe une autre dépression entre la porte de Damas et l'angle N.-O. de la muraille actuelle, dépression qui passe au pied du flanc E. du couvent latin et au chevet de l'église du Saint-Sépulcre. Acra resterait au N. et à l'E. de cette dépression, et la colline des derviches tourneurs resterait Bézétha.

On le voit, la question est loin d'être résolue; pour rejeter le système de Robinson, qui avait l'avantage de concilier tous les textes, il faudrait bien démontrer, par un nouvel examen des lieux, et surtout par des fouilles, que la vallée de la porte de Jaffa n'a jamais existé.

Nous ne pouvons, pour le moment, pousser plus loin cette étude, et nous n'aborderons la question des enceintes qu'après avoir décrit en détail la ville et les antiquités qui peuvent nous servir de points de repère.

#### VI. Description de la ville.

##### I. Monuments religieux chrétiens.

Église du Saint-Sépulcre ou de la Résurrection, nommée par les

Arabes *Keniçet el-Kiamet*, et souvent désignée dans les firmans turcs, par une légère modification d'orthographe, sous le titre infamant d'*el-komamah*, l'ordure.

*Historique.* — Les premiers travaux entrepris par l'ordre de l'empereur Constantin, sur l'emplacement présumé du tombeau de Jésus et du Golgotha, furent commencés en 326 et terminés en 335. Ils se composaient d'une basilique, de portiques et de cours dont Eusèbe, l'historiographe de ce prince, a laissé une description détaillée. Le rocher qui renfermait la chambre sépulcrale fut détaché du flanc de la colline, de manière à former une masse isolée; on l'entoura ensuite d'une chapelle circulaire ou polygone qui reçut le nom d'*anastasis*, résurrection. Une seconde chapelle, nommée *Martyrion*, fut élevée sur le lieu même de la Passion. A l'orient du Sépulcre, s'ouvrait la Basilique proprement dite, qui consistait sans doute en une nef centrale et quatre nefs collatérales. Elle était séparée du dehors par deux cours dont la première, l'*atrium*, était entourée de portiques. L'édifice de Constantin fut complètement ruiné par le roi perse Chosroès II, en 614. Mais grâce à la puissante intervention de la femme du vainqueur, chrétienne et sœur de l'empereur grec Maurice, un moine nommé Modeste, depuis patriarche de Jérusalem, put, en moins de quinze ans, sinon réédifier l'antique église sur ses bases grandioses, du moins recouvrir d'un édifice particulier chacun des sanctuaires alors en vénération. Ces quatre sanctuaires sont décrits par Arculphé, témoin oculaire, sous le nom de 1<sup>o</sup> Église de la Résurrection; 2<sup>o</sup> Église du Golgotha; 3<sup>o</sup> Église de l'invention de la Croix, nommée aussi *Martyrium*; 4<sup>o</sup> Église de la Vierge, probablement dans le voisinage du lieu où est aujourd'hui la *Pierre de l'onction*. Grâce à la modération du khalife Omar, l'ensemble de

ces monuments fut respecté lors de la prise de Jérusalem par les musulmans (637). Mais après avoir traversé assez heureusement la période agitée qui suivit la mort de Haroun ar-Rachid, le Saint-Sépulcre fut impitoyablement rasé en 1010, sous le règne désastreux du khalife Hakem, le Néron de l'Égypte. Des architectes grecs le relevèrent de ses ruines en 1048, par l'ordre de l'empereur Constantin Monomaque, et conservèrent le plan adopté précédemment par le patriarche Modeste, c'est-à-dire une rotonde et trois églises ou chapelles séparées. Telle était encore la disposition des sanctuaires, lorsque les Croisés, en 1130, entreprirent de les réunir en un seul monument. L'œuvre des Croisés, dans laquelle un juge compétent, M. de Vogüé constate l'alliance du style roman et de l'ogive sarrasine sensiblement modifiée par le goût français, ne reçut aucun changement notable jusqu'à nos jours. Le 12 octobre 1808, un furieux incendie détruisit une partie de la rotonde et du Calvaire, ainsi que différents sanctuaires arméniens. Les réparations lourdes et inintelligentes des Grecs ont achevé sur plusieurs points l'œuvre destructive des flammes, et plusieurs morceaux intéressants de l'art byzantin ou gothique ont disparu pour longtemps sous la truelle des fils dégénérés de Constantin le Grand.

Avant de commencer la description de l'église moderne du Saint-Sépulcre, nous ne pouvons passer sous silence les principales objections qui ont été faites contre l'authenticité de ses deux principaux sanctuaires, le tombeau du Christ et le Calvaire; mais nous laisserons au lecteur le soin d'apprécier la valeur de ces arguments et d'en tirer une conclusion. L'Évangile se borne à nous dire que le Sauveur fut crucifié dans le voisinage de la ville, sur le Golgotha (saint Jean, XIX, 20 et saint Matth., XXVII, 33). L'empla-

cement du Saint-Sépulcre, aujourd'hui contenu dans l'enceinte de la ville, doit donc être reculé hors de la seconde muraille, puisqu'il est hors de doute qu'il fut compris dans la troisième enceinte tracée par Agrippa, onze ans seulement après le supplice du Christ. Mais ici une grave difficulté se présente. Les témoignages historiques, et quelques substructions encore apparentes semblent prouver que la seconde muraille répondait à peu près à l'enceinte actuelle entre la porte de Jaffa et celle de Damas. On devrait donc en conclure qu'il faut chercher ailleurs la place du Calvaire, puisque cette muraille entourait le terrain où fut bâti plus tard le Saint-Sépulcre. Pour répondre à cette objection, on a supposé que la seconde muraille partant d'un point intermédiaire entre le Haram ech-Chérif et la citadelle, se dirigeait au N. (à travers les bazars modernes) jusqu'à la pointe orientale du Saint-Sépulcre, et allait, de là, rejoindre les anciennes fondations près de la porte de Damas. Mais en faisant décrire à cette muraille un angle rentrant aussi considérable, on est forcé de supposer, contrairement aux témoignages contemporains que toute cette partie de la ville d'Hérode était sans défense. En outre, il est difficile de comprendre, en tenant compte des prescriptions rigoureuses de Moïse, comment les Juifs auraient choisi pour l'exécution des criminels un lieu tellement voisin de la ville et déjà entouré d'habitations que quelques années plus tard Agrippa dut le réunir à la ville. A côté des considérations inspirées par l'étude topographique de l'ancienne Jérusalem, viennent se placer les objections que l'on peut appeler *historiques*.

Il est difficile de trouver dans les livres saints la preuve d'un sentiment de vénération pour les localités particulières, au moins dans les deux premiers siècles de

l'Église. Depuis le terrible siège de Titus, qui força les chrétiens à fuir au delà du Jourdain, les persécutions qui signalèrent toute la durée de la domination romaine en Judée durent singulièrement entraver le culte des saints lieux, et troubler les traditions qui pouvaient s'y rattacher. Aucun document historique ne prouve la transmission de ces traditions, et encore moins l'existence d'un lieu consacré au culte chrétien avant le IV<sup>e</sup> siècle. Saint Jérôme, il est vrai, affirme que l'empereur Adrien éleva une statue à Vénus sur le mont Calvaire et une statue à Jupiter sur le Saint-Sépulcre. Mais d'autres écrivains contemporains de saint Jérôme, tels que Eusèbe, Socrate et Sozomène ne font aucune mention d'Adrien; Eusèbe va même jusqu'à attribuer aux complots des démons; non-seulement le culte païen qui souillait les lieux (témoins) de la Passion du Sauveur, mais aussi le voile qui les cachait aux yeux des chrétiens. On a fait remarquer en outre qu'il était contraire aux habitudes religieuses des Romains d'établir un temple dans un lieu souillé par le supplice des criminels, et que si leur but était de détruire les saints lieux, il dut leur être facile de faire disparaître toute trace de la grotte sépulcrale. Enfin les témoignages relatifs à la découverte des lieux saints au IV<sup>e</sup> siècle sont incertains et contradictoires. D'après la tradition la plus généralement répandue, ce fut un miracle qui révéla, en 326, à Hélène, l'existence des saints lieux. D'autres auteurs attribuent cette révélation à un songe; d'autres, au contraire, affirment que le secret fut arraché à des Juifs qu'on mit à la torture. Le silence d'Eusèbe, l'écrivain officiel de Constantin, sur toutes les circonstances merveilleuses de la découverte de la croix, mérite d'être remarqué. Ce dernier se contenta de dire que Constantin, obéissant à une révélation céleste, résolut de glorifier

les souvenirs de la Passion par un superbe édifice. Il fit renverser le temple de Vénus, déblaya le terrain qui couvrait le Sépulcre et jeta les fondations de sa splendide basilique. On peut donc faire remonter jusqu'à l'année 335 l'authenticité des sanctuaires vénéralés dans l'église de la Résurrection. Les savantes recherches de M. de Vogüé sur l'âge et le style de ces monuments ne laissent aucune doute à cet égard; mais au delà on ne rencontre que ténèbres et contradictions. Jusqu'à ce que de nouvelles découvertes viennent éclairer la question tant débattue de la topographie ancienne de Jérusalem, les preuves pour ou contre l'authenticité des sanctuaires resteront toujours à l'état de conjectures, et la plus grande réserve devra présider à l'examen de ces délicates questions.

*État actuel.*—Avant d'arriver sur le parvis de l'église, on traverse une ruelle sombre et étroite où se trouvent à droite la chapelle de Saint-Jacques et l'ancienne chapelle de la Trinité, nommée aujourd'hui *église de l'Onction*. On remarquera aussi le portail assez bien conservé du palais des hospitaliers de Saint-Jean. Tous ces édifices appartiennent à l'époque des Croisades. A gauche sont trois portes qui donnent accès dans les couvents grec et copte. Le parvis, qui a environ vingt mètres carrés de superficie était autrefois précédé d'un vaste portique dont quelques chapiteaux attestent encore la présence.

En face est une petite mosquée où Omar, maître de Jérusalem, fit sa prière au lieu de la réciter dans l'église même, ce qui, d'après un ancien usage musulman, aurait immédiatement entraîné la conversion du temple chrétien en mosquée.

La façade du Saint-Sépulcre porte les caractères évidents du XIII<sup>e</sup> siècle; sa disposition est irrégulière, et il est probable que l'idée première de l'architecte était de l'orner de 3 portes encadrées entre

deux clochers, idée qui n'a pu être réalisée. Aujourd'hui elle se compose de 2 baies ogivales au rez-de-chaussée et au premier étage de deux fenêtres également ogivales. Les arcades des portes sont formées de 3 archivoltes ornées de tores et de feuillage finement moulés; elles s'appuient sur 3 colonnes placées dans les angles rentrants qu'offrent les jambages de chaque porte. Le chapiteau de ces colonnes avec leur bouquet de feuillage replié horizontalement est une imitation byzantine du style corinthien. L'entablement qui couronne toute la façade est conforme au goût antique. Les linteaux sont formés de claveaux à coupe oblique. Les bas-reliefs, taillés à leur surface, représentent plusieurs scènes tirées de l'Évangile: la résurrection de Lazare, la fête des Rameaux et la Cène. L'exécution de ces figures est très-soignée et traitée avec plus de naturel que les sculptures du XIII<sup>e</sup> siècle. Le bas-relief de droite représente une série de rinceaux à enroulements compliqués, chargés de feuilles, de fruits et de fleurs bizarres, au milieu desquels se tordent une foule d'hommes, d'oiseaux et d'animaux fantastiques. A gauche de la façade, dans l'angle N.-O. du parvis se détache un clocher tronqué à base rectangulaire. Sur deux de ses faces on voit 3 fenêtres, et sur ses deux autres faces 2 fenêtres seulement. Un mur en retour d'équerre, sur la droite de la façade, est percé d'une baie ogivale et joint à un second clocher moins élevé, mais bâti dans le même goût que le précédent. Ce clocher a été construit vers 1160 ou 1180. Enfin, outre les deux portes percées dans la façade méridionale, une porte aujourd'hui murée et située à l'occident donnait accès dans la galerie supérieure de la grande rotonde. (V. M. de Vogüé, *ouv. cité*, p. 198 et suiv.; Batissier, *Archives des Missions*, 1851, p. 204).

La nécessité de réunir dans un seul édifice tous les lieux consa-

crés par les souvenirs de la Passion a détruit la symétrie et le parallélisme de l'église du Saint-Sépulchre. Le voyageur fera bien de suivre la description que nous donnons ici, sur le plan de l'église annexé à celui de Jérusalem. Nous répétons dans le texte les lettres de renvoi du plan.

Quand on a franchi la porte d'entrée, on trouve, gravement assis sur un sofa (b), quatre ou cinq Turcs qui réclament de chaque pèlerin quelques piastres comme droit d'entrée : ce sont les *mutevelli* ou gardiens du legs (*wakouf*) du Saint-Sépulchre, dont la jouissance est concédée par le sultan aux communions chrétiennes. Ces gardiens sont, du reste, assez tolérants, et la présence d'un *kawas* du consulat suffit pour faire exempter le voyageur de cette taxe minime.

En avançant, on voit un rectangle de marbre rouge presque au niveau du sol, et mesurant 2 mètr. sur 50 centim. de large : c'est la *Pierre de l'Onction* (h), ainsi nommée parce que le corps du Christ y fut déposé après sa mort et oint de parfums par les saintes femmes. La véritable pierre sur laquelle reposait le corps a été recouverte de cette table de marbre, pour être dérobée à la dévotion indiscrète des fidèles. Elle appartient en commun aux Latins, aux Grecs et aux Arméniens. A quelques pas à gauche, une pierre circulaire indique la place où se tenait la Vierge pendant l'embaumement du corps (i). Après être passé devant l'escalier qui conduit aux chapelles arméniennes, on entre dans la *rotonde* (c). Elle a environ 20 mètr. de diamètre; elle est entourée par 18 piliers massifs, qui soutiennent une galerie supérieure composée de 18 arcades. Des niches s'élèvent au-dessus de la frise de la galerie, et le tout est surmonté d'un dôme délabré et percé à jour en plusieurs endroits. Au centre de la rotonde s'élève le *Saint-Sépulchre* (d) proprement dit. Cet édifice, complète-

ment isolé du reste de l'église, a 8 mètr. de long sur 5 mètr. 50 de large; il est de forme pentagonale, revêtu de marbre blanc et jaune, et soutenu par de maigres colonnes surmontées d'un dôme qui a un peu l'apparence d'une couronne; l'ensemble de ce monument est d'un goût détestable. Une porte étroite, à l'orient, donne accès dans une sorte de vestibule nommé *chapelle de l'Ange* (m), parce que, selon la tradition, ce fut là que l'ange annonça la résurrection aux saintes femmes. La pierre carrée, qui est enchâssée au milieu, passe pour avoir recouvert le tombeau primitif. Une seconde porte très-basse conduit dans une chapelle (n) de 2 mètr. carrés, revêtu de marbre ainsi que le saint tombeau (o). Deux tableaux et 42 lampes d'or et d'argent ornent ce sanctuaire. Quelques voyageurs ont cru remarquer, près de la seconde porte, des fragments de roc qu'ils considèrent comme ayant appartenu à l'ancienne chambre sépulchrale.

Après avoir fait le tour de la rotonde, et passé devant les humbles chapelles des Coptes, des Abyssins et des Syriens (ss), on trouve, en se dirigeant sur la gauche, la chapelle élevée sur le lieu où le Christ apparut à Madeleine (v); on monte ensuite dans la *chapelle latine de la Vierge* ou de l'Apparition (f). On montre au centre le lieu où le Seigneur apparut à sa mère, après la résurrection; et, un peu plus loin, un fragment de la colonne de la Flagellation.

Quand on a dépassé la nef de gauche, surnommée les *arceaux de la Vierge*, on entre dans la chapelle grecque de la *Prison* (x), où Jésus-Christ fut enfermé avant le crucifiement. La sombre voûte circulaire qui ferme le chœur des Grecs renferme la *chapelle de Longinus* (y), le soldat juif qui perça le Christ de sa lance et se retira dans cette grotte après sa conversion. L'abside est terminée par la chapelle (g) où furent partagés les vêtements.

Un escalier de 28 marches descend à la

*Chapelle de Sainte-Hélène* (g) (aux Arméniens). Elle est en partie taillée dans le roc, et surmontée d'une coupole surbaissée percée de fenêtres en meurtrières. La coupole est soutenue par quatre colonnes massives couronnées d'un chapiteau corinthien, qui peuvent avoir appartenu à la basilique primitive, fondée par Hélène. L'ensemble de cette chapelle est de style byzantin. Elle est décorée de lampes et d'œufs d'autruche suspendus à la voûte. Un des autels est consacré au *bon larron*, l'autre à sainte Hélène; dans l'angle S.-E. on montre la fenêtre où se tenait sainte Hélène au moment de l'invention de la croix. Treize autres marches descendent dans la *chapelle de l'Invention de la Croix* (aux Latins) (h); c'est une voûte de forme irrégulière et entièrement creusée dans le roc. Le voisinage d'une citerne communique aux murs un suintement perpétuel que l'imagination poétique des pèlerins a transformé en pleurs arrachés aux rochers par la vue de la vraie croix.

En remontant ces deux escaliers et après avoir passé devant la *chapelle grecque des Injures* (gg'), où le Christ fut couronné d'épines et souffleté, on s'engage dans une galerie obscure qui forme la partie S. du transsept et on gravit un escalier de 18 degrés (c) qui conduit au

*Calvaire* (b). C'est une plate-forme d'environ 15 mètr. carrés, dont le fond repose sur des rochers. Elle est divisée en deux chapelles : celle du *Crucifiement*, aux Grecs (e); le trou où fut plantée la croix est sous l'autel, et la *chapelle de l'Élévation de la Croix*, aux Latins. Un treillage d'argent couvre la fente du rocher (f) qui s'ouvrit jusqu'au centre de la terre, dit la tradition, lorsque Jésus rendit le dernier soupir.

En descendant du Calvaire par le deuxième escalier (c) qui ramène à la porte de l'église, on trouve à

droite la *chapelle d'Adam*, étroite et sombre voûte qui mérite cependant de fixer l'attention, puisqu'elle renfermait les tombeaux de Godefroy de Bouillon et de Baudouin son frère. Mais on ne peut montrer aujourd'hui que l'emplacement de ces tombeaux, parce que les Grecs ont, dit-on, profité de l'incendie de 1808 pour détruire cet antique témoignage qui attestait la priorité des droits de leurs rivaux.

Enfin, en rentrant dans l'église et passant devant la pierre de l'Onction et la chapelle du Saint-Sépulchre, on trouve à droite

l'*église grecque* (z), qui forme la grande nef de tout l'édifice. Elle est remarquable par la régularité de son architecture, mais encombrée d'ornements de mauvais goût, d'une profusion de tableaux byzantins, de candélabres massifs, etc. Le maître-autel s'élève au centre de l'abside; tout autour sont le trône du patriarche et les stalles des dignitaires de l'église grecque. A peu de distance un cercle de marbre blanc, au milieu duquel est une petite colonne, indique aux fidèles le *centre du monde* (z).

On pourra terminer la visite par la *tombe de Joseph d'Arimate* (r), située dans l'épaisseur du mur, à l'O. de la rotonde, ainsi que le *sépulchre de Nicodème* (r), creusé dans le roc. L'antiquité de ces tombes est incontestable, mais la tradition qui les assigne à ces deux disciples ne repose sur aucune preuve historique.

Le voyageur fera bien de visiter le *Saint-Sépulchre* pendant la semaine sainte. Le nombreux concours de pèlerins de toutes nations que cette solennité y attire offre un spectacle, sinon édifiant, au moins des plus attachants. Une des cérémonies les plus étranges qui sont célébrées à cette époque est celle qui a lieu le Samedi Saint, et qu'on nomme :

*Le Feu nouveau*. Des milliers de Grecs, de Coptes, d'Abyssins, etc.,

se pressent autour du Tombeau et attendent avec une fiévreuse impatience, l'arrivée de l'évêque grec. Enfin ce dignitaire paraît, et il entre dans la Chapelle de l'Ange dont on ferme hermétiquement la porte. Dès qu'un Ange descendu du ciel a apporté à l'évêque le feu sacré, ce prélat passe, à travers une petite fenêtre pratiquée dans le mur de la Chapelle, un faisceau de cierges allumés. C'est le moment solennel. Aussitôt la foule, ivre d'enthousiasme, se précipite pour allumer des cierges à ce feu céleste. Les cris, les flots agités de cette foule, la lueur de mille torches, les chants et les danses qui accompagnent cette profane cérémonie lui donnent un caractère indescriptible. La milice turque, chargée du maintien de l'ordre, est souvent impuissante contre ces hordes de démons déchaînés, et il est rare qu'on n'ait pas à signaler de graves accidents. En 1834, plus de 400 cadavres jonchèrent le pavé du Saint-Sépulcre à la suite de ces odieuses saturnales.

**Hôpital de Saint-Jean.** Dans l'étroite ruelle qui aboutit à l'E. sur le parvis du Saint-Sépulcre, est une porte cintrée dont les sculptures sont presque méconnaissables, mais au milieu desquelles on distingue encore l'agneau qui servait d'emblème aux hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Après avoir gravi quelques marches, on entre dans une cour en forme de cloître, à gauche est une chapelle ruinée et au fond une grande salle voûtée. Les arcades sont en ogive et reposent sur des pieds-droits. Ces débris, aujourd'hui occupés par une tannerie qui en rend les abords infects, sont tout ce qui reste du vaste hôtel des chevaliers de Saint-Jean, dont Scwulf fait une pompeuse description. C'est au XI<sup>e</sup> siècle que des marchands amalfitains obtinrent des musulmans la permission de fonder un lieu d'asile pour les pèlerins dans le voisinage du Saint-Sépulcre. Deux hôpitaux furent

bâti, l'un dédié à Marie-Madeleine, l'autre à saint Jean. Après la conquête de Jérusalem, Godefroy s'enrôla dans l'ordre des hospitaliers et l'enrichit de nombreuses dotations. Le nouvel ordre fut reconnu par le pape et comblé de privilèges. Les chevaliers portaient le costume ecclésiastique et prononçaient des vœux; ils se divisaient en 3 classes, les nobles qui faisaient le service militaire, les prêtres ou aumôniers et les frères servants. Plus tard, leur nombre s'étant accru, ils furent partagés en 7 langues; la Provence, l'Auvergne, la France, l'Italie, l'Aragon, l'Allemagne et l'Angleterre. Après la chute du royaume franc et la prise d'Acre (1291), ils s'établirent à Chypre, puis à Rhodes (V. p. 545) et à Malte (V. p. 10), où pendant plusieurs siècles ils protégèrent la chrétienté contre les entreprises des Ottomans ou des Barbaresques.

#### **Eglise de Sainte-Marie Majeure.**

Elle se trouvait à l'E. de l'Hôpital, et appartenait à un monastère de religieuses du même ordre soumises au grand-maître. « Tout l'intérieur de l'église a été détruit ainsi que les murs extérieurs à l'exception du portail principal et de la petite abside du S.-E. Ce portail est en plein-cintre, large de 3 mètr. et séparé en deux baies cintrées par un trumeau. Les bas-reliefs du tympan sont très-défigurés. L'ébrasement de la porte est formé par trois archivolttes dont les deux premières sont ornées de tores et de moulures. Les chapiteaux des colonnettes sont à crochets, au-dessus règne une corniche entourée de rinceaux sculptés. Comme sur le portail de plusieurs de nos vieilles églises françaises, les 12 mois de l'année sont figurés par des personnages occupés à des travaux caractéristiques de la saison. » (de Vogüé, p. 257.)

#### **Eglise de Sainte-Marie latine.**

On en voit encore les débris au S. du Saint-Sépulcre entre le couvent

des Abyssins et le parvis de l'église. Elle se composait d'une seule nef, terminée par une abside en cul-de-four. Les chapiteaux des pilastres ne sont pas sculptés; au-dessus d'eux règne une corniche sur laquelle viennent s'appuyer des fenêtres ogivales. Cette église qui appartenait à un couvent de bénédictins fut fondée au XII<sup>e</sup> siècle. Dans le voisinage étaient le couvent et l'église de *Sainte-Marie-Madeleine*, ou *Mineure*, dont il ne reste aucun vestige.

**Eglise de Sainte-Anne**, dans l'angle N.-E. de la ville, près de la porte Saint-Etienne, sur un vaste terrain abandonné, couvert des ruines informes de l'ancien couvent de bénédictines qui entourait l'église au moyen âge. Elle forme un carré long terminé par trois absides. La façade, fort simple, a une porte à ogive dans le tympan de laquelle se trouve une inscription arabe. Au-dessus de la porte règne une corniche franchement romane, sur laquelle s'appuie une petite fenêtre sans ornements; au-dessus est une grande fenêtre plus ornée. Le trait principal de la physionomie extérieure est l'absence de pignons et de toits pointus. Les toits des trois nefs et du transept présentent des surfaces horizontales, au-dessus desquelles s'élève le dôme de la coupole centrale. A part cette singularité, l'apparence extérieure est celle de nos églises. L'intérieur est divisé en trois nefs d'égale longueur aboutissant à un transept et correspondant aux trois absides. Trois piliers de chaque côté séparent la nef centrale des bas-côtés et forment, à partir du transept, trois travées. Les absides s'appuient directement sur le transept: celle du milieu est percée de trois jours, les deux autres d'un seul. La longueur totale de l'édifice, dans œuvre, est de 34 mètr.; sa largeur de 19 mètr. 50; la hauteur de la grande nef est, sous clef, de 9 mètr. La coupole, portée sur pendentifs, était byzantine; elle a été refaite

et rendue légèrement ogivale. Sous le transept et la première travée de la nef règne une crypte où l'on descend par un escalier ouvert dans le bas-côté méridional; la crypte, que la tradition considère comme ayant fait partie de la maison de sainte Anne, où naquit la sainte Vierge, se compose d'une première grotte dont les parois présentent deux absidioles et d'une seconde qui semble être une ancienne citerne reliée après coup à la première par un étroit couloir. (V. M. de Vogüé, ouv. cité, p. 235-245.)

D'après son caractère architectural, on doit en reporter la fondation à la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle. Bâtie par les croisés en l'honneur de la mère de la Vierge, elle fut convertie en école par Salah-ed-Din (Saladin), qui la surnomma *Salahîeh*, comme l'apprend l'inscription arabe gravée sur le tympan de la porte. Elle conserva cette destination jusqu'en 1856, époque à laquelle, sur les instances de notre diplomatie, le sultan l'a restituée à la France. La restauration complète de cette église, entreprise aux frais du gouvernement français, sera bientôt terminée.

**Eglise de la Madeleine**, au N.-O. de l'église Sainte-Anne. Bâtie vers le milieu du XII<sup>e</sup> siècle, elle fut transformée en école arabe après la prise de Jérusalem. Le porche, une portion du chœur et les piliers latéraux sont encore intacts. L'absidiole du N., bien conservée, forme une ogive en fer à cheval.

**Eglise de Saint-Pierre**, dans le voisinage de la Madeleine. Bâtie au commencement du XIII<sup>e</sup> siècle et dans de petites dimensions, elle a été ensuite convertie en mosquée. Elle se compose de trois nefs d'égale longueur, soutenues par des piliers carrés sans ornements. Les voûtes sont à arêtes vives s'appuyant sur des arcades ogivales; les trois absides sont semi-circulaires!

**Nativité de la Vierge**, entre la

précédente et la voie Douleureuse. C'est une chapelle dont la coupole, de 3 mètr. de diamètre, est portée par quatre piliers, avec deux petites nefs latérales et trois absidioles. Elle date du XII<sup>e</sup> siècle et sert aujourd'hui d'entrepôt de marchandises.

**Saint-Jacques-le-Mineur**, petite église de la même époque, située derrière le temple protestant, près de la tour de David. On y voit encore le chœur et une corniche très-simple qui court le long de l'édifice.

Le **Temple protestant**, situé près de la tour de David, et construit aux frais de la société de Londres, est un édifice régulièrement bâti, mais dont le style gothique est tout à fait dépaycé au milieu de Jérusalem.

**Couvent du Saint-Sauveur**, principal couvent des pères franciscains, au sommet de la colline qui forme l'angle N.-O. de la ville. Il passe pour avoir appartenu d'abord aux Géorgiens; mais il fut acheté et agrandi par les Latins en 1561, lorsqu'ils furent chassés du cénacle. Son église, dédiée à saint Jean, n'offre de remarquable que la richesse de certains objets consacrés au culte. Tout près de là, s'élève la *Casa nuova*, édifice destiné à recevoir les pèlerins.

**Couvent arménien**, au S.-O., entre la tour de David et la porte de Sion. Son église, dédiée à saint Jacques et bâtie sur le lieu même de son martyre, mérite d'être visitée à cause de la richesse et de la profusion de ses ornements. On y montre la chaire de saint Jacques. Ce couvent est le plus vaste et le mieux bâti de tous; il renferme un séminaire et un local affecté à recevoir 3 000 pèlerins. Il possède en outre un jardin qui est la merveille de Jérusalem, ce qui n'est pas beaucoup dire, et une imprimerie destinée surtout à la publication des livres de liturgie.

**Couvent grec**, à l'O. du Saint-Sépulcre, auquel il communique par un passage voûté. Quoique

vaste et mieux distribué que celui des Latins, il ne renferme rien d'intéressant, si ce n'est une bibliothèque riche en manuscrits grecs et arabes. On pourra, en se munissant d'une autorisation du patriarche grec, visiter le

**Couvent syrien**, dans une ruelle voisine de l'hôpital anglais. Il est bâti, dit-on, sur l'emplacement de la maison de saint Marc. On y montre les fonts sur lesquels fut baptisée la Vierge, et la porte où l'apôtre Pierre vint frapper après sa délivrance (Actes des Apôtres, XII, 1-15).

Les autres édifices chrétiens seront décrits soit sur le parcours de la voie Douleureuse, soit dans notre excursion autour de la ville.

## II. Voie Douleureuse.

On donne ce nom à une série de ruelles étroites, qui de la porte Saint-Étienne aboutissent à l'église de la Résurrection, et dans lesquelles une tradition, qui ne paraît pas remonter au delà du XIV<sup>e</sup> siècle, place les derniers actes de la vie de Jésus-Christ. Elles sont, comme dans nos églises les chemins de la croix, divisées en quatorze stations et pieusement visitées par les pèlerins. En tournant le dos à la porte Saint-Étienne, on longe une rue dans laquelle on montre à droite, au pied d'une voûte, une tourelle moderne avec des soubassements anciens que l'on regarde comme des vestiges de la tour Antonia, et près de là, à gauche, une porte sculptée qui ouvrait sur le prétoire de Pilate et sur la fameuse *Scala sancta* (transportée, comme on sait, à Saint-Jean-de-Latran, à Rome). On passe devant le **couvent latin de la Flagellation**. Ce couvent, donné aux pères de Terre-Sainte par Ibrahim-Pacha, a été construit depuis 1839 par les libéralités du duc Maximilien de Bavière. Il contient la *chapelle de la Flagellation*, édifice romain que les restaurations modernes ont rendu méconnaissable (M. de Vogüé, ouvr. cité, p. 301).

En face du couvent est une *caserne turque* bâtie, selon une tradition fort ancienne, sur l'emplacement du palais de Pilate. La tradition concorde ici assez bien avec les données historiques. En ce lieu se trouvait, du temps du Christ, la tour Antonia, qui servait probablement de résidence au gouverneur romain de Jérusalem. On peut visiter, à l'intérieur de la caserne, la **chapelle du Couronnement d'épines**, petit édifice carré de 5 mètr. de côté, recouvert par une coupole à huit pans supportée par un tambour octogone; cette chapelle est semblable à un santon arabe par son plan, mais roman par son ornementation.

Après le prétoire, on rencontre l'**Arc de l'Ecce-Homo**, appelé au temps des croisés *porte Douleureuse*. C'est un grand arc ogival, dont la partie supérieure, avec la petite construction qui le domine, est moderne, mais dont les pieds-droits et le commencement de l'archivolte sont romains. En faisant des recherches dans le couvent des *filles de Sion*, qui l'avoisine au S., on a trouvé un second arc romain plus petit qui continuait le premier. Il est probable qu'il en existe un autre semblable de l'autre côté du grand, et que l'ensemble formait une porte romaine (De Vogüé, p. 302).

À l'extrémité de la rue, une colonne brisée, à gauche, indique la première chute du Sauveur, et à quelques pas de là, à droite, on remarque les ruines d'une *chapelle gothique*, sur le lieu où la Vierge s'évanouit. On suit la rue à gauche, où l'on indique la maison du *marvais riche* (aujourd'hui hôpital militaire), reconnaissable à sa construction en pierres rouges, noires et blanches; plus loin, à l'angle de la rue qui s'ouvre à droite, l'endroit où Simon le Cyrénéen se chargea de la croix; puis, en remontant cette rue on trouve, à main gauche, la maison de sainte Véronique, et à main droite celle du Juif errant. Celle-ci est d'in-

vention récente. Une colonne de pierre grise marque l'emplacement de la porte Judiciaire, où Jésus-Christ fit sa seconde chute. A cinquante pas dans la rue de la colonne Judiciaire, nouvelle colonne marquant le lieu où Jésus-Christ dit les paroles: « Filles de Sion... » (saint Luc, XXIII, 28). On revient sur ses pas jusqu'à la porte Judiciaire; on suit un bazar voûté, à l'issue duquel deux autres colonnes, à droite, indiquent la troisième chute. Une petite ruelle, à droite, mène directement au Saint-Sépulcre, où se terminent les visites aux stations sacrées.

## III. Le Temple.

### Haram ech-Chérif. — Mosquée d'Omar.

L'ancienne enceinte du temple de Jérusalem, occupée aujourd'hui par la mosquée d'Omar, la mosquée el-Aksa et leurs dépendances, est nommée par les musulmans *el-Haram ech-Chérif* (l'enceinte sacrée); c'est pour eux l'endroit le plus saint de la terre après la Mecque et Médine, son entrée a été jusqu'à nos jours sévèrement interdite aux chrétiens; une garde spéciale de nègres nubiens y veille le sabre à la main, et c'est véritablement au péril de leur vie que plusieurs Européens ont pu y pénétrer sous un audacieux déguisement. A la suite de la guerre d'Orient, le fanatisme musulman s'étant beaucoup relâché de ses rigueurs, le duc et la duchesse de Brabant furent admis à visiter la mosquée, et, après eux, la tolérance du gouverneur de Jérusalem, Kiamil-Pacha, donna la même autorisation à un assez grand nombre de voyageurs, parmi lesquels nous avons eu le bonheur de nous trouver. Plusieurs relations de ces visites ont paru (L. de Castelneau, *Arch. des missions*, t. V; Bonar, *The Land of Promise*, Londres, 1858; Barclay, *The City of the Great King*, Philadelphie, 1858, et, s'il est permis de se citer soi-même, E. Isambert, *Bull. de la Soc. de Géographie*, Paris, 1860). M. Pierrotti, architecte, a pu prendre des plans et des dessins, et M. James Graham, un grand nombre de photographies.

Depuis cette époque Kiamil-Pachà a été rappelé et la mosquée a été de nouveau fermée aux chrétiens. Il est à espérer que cette rigueur ne sera que passagère. Elle dépend de l'influence exercée à Constantinople par les puissances étrangères; hors de cela, il est peu de fonctionnaires ottomans qui ne soient accessibles à l'appât de l'argent. L'imam du Haram en était descendu, en 1856, à se contenter de 25 fr. par visiteur, et l'intervention européenne, rendue indispensable par les derniers événements de la Syrie, rouvrit sans doute la mosquée au grand bénéfice de la science. C'est dans cette espérance que nous décrivons ici l'intérieur du Haram, comme si les voyageurs devaient y avoir accès. Si l'enceinte leur reste fermée, ils devront se contenter de lire cette description du haut du mont des Oliviers, ou des terrasses du Séraï du pacha, de la maison d'Abou-Saoud (v. p. 794), ou de quelques maisons particulières où la protection du consulat pourra les introduire; ils pourront en tout cas faire extérieurement le tour des murailles, ce qui leur permettra encore de se rendre un compte suffisant de cette enceinte si importante à tous les points de vue.

*Histoire.* — On sait que Salomon fit construire le temple de Jérusalem sur le mont Moriah, que son père David avait acheté d'Aravna (vulgairement Ornan) le Jébuséen; pour 600 sicles d'or (II, Sam., xxiv, 18-25; I, Chroniq. xxi, 18-30). Les travaux, commencés par Salomon l'an 1011 avant J.-C., durèrent sept ans (I, Rois, vi et vii; II, Chroniq., iii et iv). C'est ce temple qui dura 423 ans et fut détruit par Nabuchodonosor. Le second temple, commencé au retour de la captivité, en 524 avant J.-C., fut achevé 19 ans plus tard; il eut beaucoup à souffrir, surtout dans les deux derniers siècles avant l'ère chrétienne. Il fut enfin rebâti avec une grande magnificence par Hérode le Grand, les travaux durèrent 46 ans (Saint Jean, ii, 20). Josèphe nous donne du temple d'Hérode, en deux passages différents (*Antiq.*, xv, 11, 3-7, *Guer. des J.*, v, 5, 1-6),

des descriptions un peu confuses, mais d'où l'on peut cependant tirer ces points fondamentaux: le temple fut bâti sur une éminence rocheuse, qui suffisait à peine pour le sanctuaire et l'autel; les côtés en étaient partout des pentes abruptes. Salomon nivela complètement le côté E. de la montagne, et construisit une colonnade sur le remblai. Des trois autres côtés, le sanctuaire restait exposé. Par la suite des temps, on ajouta constamment au remblai, et la montagne fut nivelée et élargie, et gagna ainsi au N. tout l'espace, qui fut occupé ultérieurement par le circuit du temple; une triple muraille entourait la base de la montagne, et après un travail qui surpassa toute attente, qui exigea de longues années, et pour lequel on épuisa tout le trésor sacré et les tributs offerts à Dieu de toutes les parties du monde, on termina enfin la clôture supérieure et la cour inférieure du temple. La partie la plus basse de cette dernière avait été élevée sur une profondeur de 300 coudées et plus en quelques endroits. On y employa des pierres qui mesuraient 40 coudées. Tel fut le zèle du peuple et l'abondance des dons, qu'à force de temps et de persévérance, l'ouvrage fut mené à fin. Sur ces fondations s'élevèrent des portiques dont les colonnades de marbre monolithes avaient jusqu'à 25 coudées de haut. Les portiques avaient 30 coudées de large. La cour ouverte était couverte d'un pavement de dalles. De cette cour, on passait dans une seconde, séparée par une balustrade de pierre élevée de trois coudées. Des inscriptions en grec et en latin prévenaient les étrangers, qu'ils ne pouvaient passer ces limites. En dedans de cette barrière, on montait par 14 marches sur une terrasse nivelée, large de 10 coudées, entourant la muraille de la cour intérieure, où l'on montait encore par 5 marches. La grande porte était à l'E., mais il y en avait 3 au N., 3 au S., auxquelles on ajouta 3 autres pour

les femmes. Le premier espace, à l'E., portait le nom de *cour des Femmes*, de là on passait dans la *cour des Hommes*, et enfin les prêtres seuls étaient admis dans la troisième enceinte, ou enceinte sacrée, qui contenait l'autel des holocaustes, le naos et le saint des saints. Tel était le temple au temps d'Hérode et au temps de J.-C.; c'est de l'enceinte extérieure que Jésus chassa les marchands, c'est là qu'il fit l'éloge de la charité de la veuve, etc. Le temple fut entièrement détruit et rasé par Titus; 50 ans plus tard, Adrien y éleva un temple à Jupiter; Justinien la basilique de Sainte-Marie, Omar et les khalifes musulmans mirent l'enceinte à peu près dans l'état où nous la voyons aujourd'hui, car la domination transitoire des croisés n'apporta pas de modifications sensibles aux édifices. Voyons maintenant ce que l'examen attentif du Haram ech-Chérif nous fera retrouver de toutes les constructions élevées par Salomon, ses successeurs, ainsi que de celles d'Hérode et des divers restaurateurs du temple.

*Etat actuel.* — *Intérieur du Haram ech-Chérif.* — C'est ordinairement par les bâtiments du Séraï et la porte *Bab el-Ghawarinèh*, ouvrant à l'angle N. O. de l'enceinte, que les visiteurs ont été introduits. On se trouve tout d'abord sur une vaste plate-forme plantée de cyprès et d'autres arbres et formant une magnifique promenade pour les fidèles. La surface en est parfaitement nivelée et formée en grande partie par le roc même du mont Moriah. Il a fallu un travail considérable pour aplanir les inégalités naturelles du sol. Près de l'angle N.-O. le rocher dominait le niveau actuel de l'enceinte, et notamment au-dessous du *Minaret du Séraï* (*Medènèh-es-Séraï*), et au pied des maisons qui limitent l'enceinte du côté du N., on voit le rocher taillé verticalement à la hauteur de plusieurs mètres au-dessous des constructions qui le couronnent.

On passe rapidement sur ce ter-

rain, et l'on se dirige vers la grande mosquée. Celle-ci repose sur une nouvelle plate-forme rectangulaire comprise dans la première, et plus élevée d'environ 2 mètres que le reste du Haram ech-Chérif; cette enceinte intérieure, également sculptée dans le roc de la montagne, est entourée d'un mur de soutienement, et d'un grand nombre de petites chapelles ou oratoires, édifices de forme carrée surmontés de petites coupes surbaissées. De petits escaliers au nombre de deux ou trois, sur chacun des côtés de ce rectangle, conduisent sur la plate-forme consacrée; il faut ici ôter ses chaussures et prendre des babouches, si l'on ne veut aller nu-pieds. Chaque escalier est formé de 8 à 10 marches en marbre blanc, et aboutit à sa partie supérieure à des arcades élégantes, soutenues par de légères colonnes de marbre en nombre variable. Les uns présentent 3 colonnes et 4 arcades, les autres jusqu'à 5 et 7 colonnes, et 6 ou 8 arcades. Les arcs soutenus par les colonnes sont des ogives. Ces constructions légères se voient de très-loin et produisent un effet charmant.

Arrivé sur l'esplanade centrale, on peut à loisir contempler la grande mosquée, que l'on connaît généralement sous le nom de *mosquée d'Omar*, mais dont le nom véritable est *el-Koubbet es-Sakhrah*, c'est-à-dire la Coupole du Rocher. Peu d'édifices allient à un aussi haut degré la légèreté, l'élégance, la richesse et la grandeur. Son plan est entièrement simple. Sur un octogone régulier, s'élève un tambour circulaire qui porte une coupole ogivale surmontée d'un immense croissant doré dont les deux pointes se rejoignent. La coupole est légèrement ogivale à sa partie supérieure; sa base présente un léger étranglement; mais cette disposition est à peine sensible, et ne fait que donner à la coupole quelque chose de plus svelte sans diminuer sa grandeur. La coupole est recouverte en cui-